

Le chevalier Guisan [Fortsetzung]

Autor(en): **Dajoie, Ami**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 35

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-712512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lessive de guerre en Suisse romande

Comme toutes les choses nées d'une grande nécessité, les lessives de guerre fonctionnent à la perfection. Elles ont leur Etat-Major et leurs troupes. Il est vrai également que l'Etat-Major de la lessive de guerre de Lausanne ne se compose que d'une seule personne: Madame Payot. Elle assume toutes les responsabilités, prend tous les risques, commande avec l'autorité d'un vieux «blédard» et tient en ses mains tous les leviers de son œuvre.

Madame Payot est certainement la seule femme en Suisse dont le livret militaire — car elle en possède un — s'orne de la mention «25 ans de service», le tout accompagné d'un long texte laudatif écrit de la main même du général Guisan. Les troupiers qui tempètent parce qu'ils ont passé 200 jours sous les drapeaux peuvent ici, prendre exemple.

Et d'abord quelques chiffres. Ils disent lumineusement une action continue, expliquent sans commentaires une nécessité. Pendant les quatre premiers mois de la mobilisation, le lessive de guerre de Lausanne a lavé plus de 50,000 pièces — c'est dire qu'en ce moment elle a dépassé les 100,000 pièces! — Elle a reçu et réexpédié 5400 sacs de soldats — aujourd'hui ces chiffres ont plus que doublé — et enfin elle a remplacé 1333 — ô beauté de la précision! — pièces qu'une honnête femme ne pouvait plus considérer comme portables. C'est dire que des milliers de soldats qui servent le pays «quelque part» en montagne ou en campagne, bénéficient de cette œuvre et lui doivent de connaître gratuitement le confort d'une chemise propre, le douillet des chaussettes bien reprises, la douceur d'un mouchoir que les rhumes avaient durcis plus raides que tôle. Ces soldats-là n'ont point de famille: ce sont des orphelins ou des Suisses revenus de l'étranger.

A qui s'adresseront-ils pour laver leur linge que la vie militaire s'entend à noircir en moins de deux? Quelle sera la mère ou l'épouse qui ajoutera au sac en retour un billet affectueux ou un saucisson, ou une tablette de chocolat? Personne, car pour des milliers de soldats il n'existe ni mère, ni épouse, ni sœur; si elles existent elles vivent parfois hors de la Suisse. Les murailles qui séparent aujourd'hui un pays de l'autre sont trop élevées pour que passe un modeste sac de linge sale.

Donc à Lausanne la poste de campagne apporte chaque jour, au local du triage de la lessive de guerre, un nombre

impressionnant de sacs. Les uns descendent d'une cabane militaire située à plus de 2000 mètres, les autres d'un poste «éperduement perdu» à quelques mètres de la frontière, d'autres enfin de la campagne.

Dans une pièce, quelques femmes effectuent le déballage. Ces femmes forment la brigade de choc de la philanthropie. Le parfum qui se dégage de ces sacs de linge sale vous asphyxierait en moins de trois minutes n'importe quelle section de troupiers. Mais ce que soldat ne peut pas, femme qui veut le peut. Et surtout ne croyez pas que ces femmes dans la vie sociale, vivent dans des antres à mauvaises odeurs, non pas du tout. Cette brigade de choc recrute ses adhérentes dans la meilleure des sociétés. Ici l'épouse d'un industriel, là d'un notaire, ici encore d'un directeur de je ne sais plus quelle entreprise. Modestement, énergiquement aussi, elles servent le pays. D'autres apportent leurs forces, elles apportent leur cœur. Et c'est bien émouvant ainsi. Pour des femmes, elles font encore un autre sacrifice: la parole. Pendant que durent les opérations de triage — et elles durent toute la journée — ces volontaires se taisent, observant un silence presque monacal. Cette discipline est exigée pour des raisons d'hygiène faciles à admettre car en débarrassant tout ce linge sale, venu aussi bien du fin fond du Valais que de la campagne fribourgeoise, on a parfois l'impression que tous les microbes du monde se sont donné rendez-vous dans cette salle aux belles activités.

Chaque soldat qui envoie son linge à la lessive de guerre reçoit un No., une sorte de matricule qui se retrouve sur chacun de ses mouchoirs, de ses bas, sur chacune de ses chemises ou de ses chaussettes. Quand chaque objet est dûment étiqueté, il va rejoindre dans une corbeille quelques-unes des pièces de sa même catégorie. Un camion enlève les corbeilles — grandes comme des péniches — jusqu'à la buanderie mécanique où bientôt tout ce linge sale connaîtra l'énergique bienfait des savonnages.

Un jour après, le même camion revient sur ses traces et rapporte un linge propre, sec, beau dans sa netteté.

Mais quelle collection de trous! Grand ciel, que font donc les soldats pour trouer pareillement leur linge? C'est ce que se demandent les 180 personnes, inscrites au registre de la lessive de guerre. D'ailleurs leur pensée ne va pas jusqu'à l'échafaudage d'une solution car le travail est si considérable

*L'histoire véridique d'un
ancêtre du Général Guisan*

LE CHEVALIER GUISAN

par Ami DAJOIE

II.

Pendant ce temps la France s'intéresse de plus en plus à ses colonies américaines. Le roi Louis XV conseillé par le Duc de Choiseul projette d'envoyer dans ces terres paradisiaques des milliers et des milliers de colons. Toute la France aristocratique s'intéresse à ce projet et le finance. Une somme considérable pour l'époque est réunie et bientôt plus de 30,000 colons sont prêts à partir pour la Guyane, terre de tous les espoirs.

Depuis quelque temps, Guisan s'y est installé dans une concession appelée «la Liberté».

Après une longue et pénible traversée, les colons arrivent enfin à la colonie. Parmi eux et de par la volonté du ministre Choiseul se trouvait une troupe de comédiens, des musiciens et les directrices de deux maisons spéciales.

Sur une plage au sable doux débarquèrent pendant des semaines et des semaines des colons appartenant à toutes les catégories de la société. La noblesse représentée par des marquis, des comtes, avait voulu participer à cette aventure dont elle s'était régalée dans de mondaines discussions. La réalité était cependant là sous leurs yeux, âpre, nue, vide.

Malheureusement personne ne pouvait conseiller ces aventuriers. Passe encore pour la noblesse qui avait assez de fortune pour reprendre la route de France! Mais les pauvres colons qui se trouvaient dans un dénuement absolu furent obligés de se construire des huttes sordides, de s'adonner à des pillages en règle pour ne pas mourir de faim.

La situation bientôt devint intenable et Guisan lui-même essaya à plusieurs reprises de s'interposer auprès des autorités pour secourir les ouvriers sans ressource et sans défense embarqués dans cette aventure.

Rien à faire. Même pas au moment où une épidémie d'une violence exceptionnelle se déclara au sein de cette troupe et décima en quelques jours des milliers de colons. Deux cents personnes seulement réussirent à regagner l'Europe.

Cependant, trois ans plus tard, un même projet émanant des groupes de courtisans trouvait audience auprès de Sa Majesté. Une nouvelle expédition était décidée, mais celle-ci précédée d'une campagne de prospection intelligemment conduite.

Un beau jour donc quelques Français arrivent en Guyane et immédiatement se rendent chez Guisan à qui ils offrent des avantages extraordinaires. Ils le nomment capitaine d'infanterie, le décorent de la Croix du Mérite, lui assurent un brevet d'ingénieur d'hydraulique en chef.

Voilà enfin pour Guisan la situation rêvée où il pourra faire normalement fortune et où il pourra donner le maximum de son effort pour le bien de la France. Quand il annonce son intention de quitter sa colonie pour gagner Cayenne, les nègres des environs se réunissent en un long cortège et l'accompagnent pendant des lieues sur le chemin de son départ. Leurs pleurs,

qu'il leur faut toutes leurs heures libres pour l'entreprendre puis le mener à bien.

Il y a un groupe spécialisé dans le reprisage des bas et des chaussettes. Une douzaine de femmes entourent, tels les Chevaliers de la Table Ronde, un vaste meuble et mettent toute leur infinie patience au service d'un talon de chaussette ou de l'extrémité d'un bas.

D'autres vous solidifient tous les boutons en instance de départ précipité. D'autres reprennent des mouchoirs ou des chemises.

Enfin quand une pièce est « morte », c'est qu'elle ne peut vraiment plus être utilisée et la lessive de guerre la remplace. Evidemment ces réapprovisionnements sont contrôlés afin d'éviter les abus.

Cent sacs par jour, voilà la moyenne ! Et dans chaque sac, il y a cinq ou six pièces.

Pendant les temps de grisaille et de crachin les mouchoirs battent les records du nombre et dans un seul sac, un jour, on en trouva 23. Naturellement si les quelque 6000 à 7000 « clients » que compte la lessive de guerre de Lausanne en envoyaient autant chaque semaine, les collaboratrices de cette œuvre en perdraient le boire et le manger.

Et Madame Payot, la capitaine de cette lessive, en perdrait son sourire. Ce qui serait bien la fin de tout en ces temps où la bonne volonté alliée à la bonne humeur sont hors de prix.

A. D.

Les onze prédécesseurs du Général Guisan

(Suite.)

10. *Hans Herzog* (1819—1894). Dans la liste des commandants en chef de l'armée suisse, le Général Herzog occupe une place en vue, car ce fut sous son impulsion que l'on rompit avec le passé pour adopter définitivement la doctrine de l'armée de milices. C'est ainsi que fut créé un nouveau type de soldat : le soldat de milice qui, aujourd'hui encore, caractérise l'essence même de notre force armée.

Le général Herzog fit ses études à Genève où il travailla les mathématiques et les sciences naturelles. Lieutenant d'artillerie en 1840, il fit alors des voyages d'études dans un but commercial et militaire en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Allemagne. Capitaine en 1846, adjudant de la 2^e brigade d'artillerie pendant la guerre du Sonderbund en 1847 ; major en 1850 et lieutenant-colonel en 1855, il commanda pendant l'occupation des frontières de 1856 à 1857 l'artillerie de la division Ziegler ; colonel fédéral en 1860, inspecteur de l'artillerie la même année.

Lorsque éclata la guerre franco-allemande, il fut nommé le 19 juillet 1870 général en chef des cinq divisions levées pour couvrir les frontières. Le 18 janvier 1871, il assumait le commandement des troupes fraîchement mobilisées, dont l'effectif trop faible à son avis, fut considérablement renforcé à sa demande. La nouvelle

de l'armistice conclu le 28 janvier à Paris l'obligea de nouveau à procéder au licenciement de ses troupes, mais il avisa le Conseil fédéral que l'armée française de l'Est qui s'approchait de la frontière suisse sous le commandement de Bourbaki, n'était pas comprise dans l'armistice ; il obtint alors de lever de nouvelles troupes pour protéger les cols du Jura vaudois et genevois. Le 28 janvier, à 11 heures de la nuit, il apprit la retraite de Bourbaki sur Pontarlier et jeta en hâte toutes ses troupes disponibles sur le Val de Travers. Le 31 janvier, à minuit, il entra aux Verrières deux heures avant que se présentât le parlementaire du général Clinchant auquel il dicta la convention qui régla l'internement et le désarmement de l'armée de Bourbaki.

A la conclusion des opérations militaires, il abandonna le 16 février son grade de général, resta simple colonel de l'état-major et inspecteur de l'artillerie, puis fut chef d'arme de l'artillerie dès 1874.

L'action énergique du général Herzog aux Verrières évita certainement à la Suisse de devenir le théâtre d'hostilités dont les conséquences auraient pu être très graves pour le pays.

Un monument a été élevé, à Aarau, à la mémoire de ce brillant soldat.

leurs sanglots expriment la reconnaissance de tous ces indigènes mieux que les discours des administrateurs officiels...

Maître de la Guyane, Guisan ne tarde pas à se rendre compte de la richesse extraordinaire de ce pays et des avantages qu'il peut offrir à la France. Animé d'une solide volonté et travaillant avec un acharnement digne de ses ancêtres, Jean-Samuel décide d'exploiter les terres basses de la Guyane. Elles sont composées d'un limon gras et fécond mais malheureusement l'eau les recouvre neuf mois par année.

Quelques essais prouvent à Guisan que ces terres sont les plus fécondes de toute la colonie. Il veut les mettre en valeur et organise une prospection complète, détaillée, des marais de la basse Guyane.

Sa petite expédition composée de deux canots montés par 5 nègres puis d'un 3^{me} canot chargé de provisions part par les temps de grande pluie. C'est une aventure dont il y a peu de chance de revenir, car les dangers des fièvres s'ajoutent à ceux des crocodiles. Pendant près d'un mois on sera sans nouvelle de cette expédition.

D'emblée Guisan s'engage dans les régions les moins connues ; les 3 canots se creusent une voie difficile à travers des arbustes aux mille racines, à travers les palétuviers aux formes innombrables. A tout moment un des canots est serré sous sa quille par la main des racines. Pendant la nuit il faut compter avec la pluie. Elle tombe chaude, fiévreuse. Les nègres, entassés les uns sur les autres dorment comme des brutes au fond des canots. A l'aube c'est tout juste s'ils ne sont pas noyés. Les blancs, eux, couchent dans des hamacs ; parfois ceux-ci sont tendus entre les branches des arbres ou alors suspendus entre deux perches dressées verticalement sur

les canots. Souvent cependant les branches peu à peu cédaient et le dormeur se réveillait dans l'eau. Une eau chaude, puante, désagréable, pleine de miasmes. Après deux semaines de cette prospection la fatigue est telle que les hommes arrivent à dormir dans n'importe quelle condition. Souvent l'eau les recouvre comme d'un duvet et c'est à peine s'ils échappent à la noyade.

En plongeant dans l'eau, plusieurs nègres avaient trouvé des herbes coupantes comme des rasoirs ; de larges plaies zébraient leurs jambes et quelques-uns avaient perdu tant de sang qu'ils ne pouvaient plus travailler. Bientôt la viande emportée par l'expédition ne fut plus qu'un amas de pourriture qu'il fallut jeter. Le biscuit moisissait, le fromage se désagrégeait : une sourde révolte gagnait les équipages. A ce moment Guisan utilisa toute sa fermeté et son sang-froid pour maintenir l'ordre et assurer la discipline.

Après plusieurs semaines de prospection pénible les hommes étaient si exténués qu'ils couraient le risque de ne pouvoir rejoindre Cayenne. La faim commençait à les harceler. Sans nourriture, sans repos, Guisan organisa son retour. Il lui fallut 48 heures pour gagner la terre ferme après avoir souvent coupé des troncs d'arbres ou fait passer par-dessus leurs corps en pourriture les 3 canots de l'expédition.

Enfin sur terre ferme les hommes purent se reposer, se nourrir et se remettre de leur peine sauf Guisan qui se mit à assembler ses notes et à établir un premier rapport sur les possibilités de culture des basses-terres de la Guyane. Après 15 jours de ce labeur ingrat il décida de repartir dans les mêmes conditions et avec les mêmes hommes.

Les bombes d'aviation et leurs effets de destruction

Distribuer des masques à gaz aux populations civiles; étendre les services du feu; construire des abris privés ou collectifs et organiser méthodiquement l'évacuation ou le dispersement temporaire des non-combattants — dans la mesure où leur activité n'apparaît pas comme un facteur de potentiel de la défense nationale — ce sont là autant d'impératifs que l'anxiété même où nous vivons impose à notre attention. Ils découlent des actions entreprises ces derniers mois par l'aviation de bombardement, actions qui attestent non seulement la grande efficacité de destruction des bombes incendiaires, des bombes explosives ou des bombes-grenades sur les objectifs poursuivis, mais aussi le danger que fait courir aux populations civiles la puissance sans cesse accrue de l'aviation lorsque la défense aérienne passive d'un territoire est insuffisante.

En revanche, dans tous les cas où la défense passive a pu être organisée, dans la zone des armées belligérantes aussi bien qu'à l'arrière, si sa tâche a été lourde et difficile au moment des attaques aériennes, d'innombrables vies ont pu être sauvées grâce à la vigilance des services de protection.

On a beaucoup écrit sur les moyens modernes de destruction, et notamment sur les bombes d'aviation. Or, parmi les observations tirées de certains faits récents d'ordre matériel, l'une des moins contestables, c'est que la grosse bombe n'est pas celle qui cause le plus de victimes.

La bombe explosive à fusée d'amorçage, réglée avec un certain retard de façon qu'elle explose seulement après avoir traversé le toit et les étages supérieurs d'un immeuble, pulvérise ce dernier et défonce les deux maisons voisines contigües. Contre l'effet de ces projectiles, la cave-abri, fortement étayée comme il convient, s'est révélée suffisante, car il est tout à fait exceptionnel qu'une bombe de cette sorte puisse traverser tout l'immeuble pour éclater dans le sous-sol et le détruire.

La même bombe percutant le sol y creusera, cela va de soi, un entonnoir profond. Cependant, si la bombe explosive, tombant sur une place publique ou dans une rue, est à fusée d'amorçage instantanée, elle ne produira pas de dégâts importants au point d'impact, mais, comme on le sait, un effet de souffle puissant, écrasant les façades comme des châteaux de cartes. La pression exercée par ce souffle a été évaluée à près de 60,000 kg par mètre carré, alors qu'une façade d'immeuble est construite pour résister à une pression, due au vent, de 150 kg.

Une bombe de 50 kg, tombant en terrain libre, dé-

fonce les fenêtres à 50 mètres; une bombe de 300 kg, à la même distance, lézarde une façade. Quant à la bombe de 1000 kg, elle déterminera l'écroulement de l'immeuble. Deux bombes de 300 kg tombant ensemble ont provoqué les dégâts suivants: immeubles entièrement détruits sur 60 mètres de façade; extérieurs fissurés et intérieurs démolis jusqu'à 100 mètres de distance; à 250 mètres, cloisons intérieures démolies; dans la rue, hommes et animaux tués à 400 mètres. Notons que, dans ce cas, les bombes ont frappé le sol de la rue, en sorte que la plupart des caves ont dû rester intactes.

Malgré l'importance de ces destructions dues à l'emploi de grosses bombes explosives, ces bombardements sont loin d'être les plus efficaces contre la vie humaine, et, pratiquement, ce n'est pas la grosse bombe qui cause le plus de victimes, mais bien une nuée de petites bombes dont un seul éclat suffit à tuer. Une bombe-grenade de 500 grammes ne produit qu'une très petite explosion, mais abat un homme à 50 mètres. Or, comme un avion pourrait en égrener près de 4000 sur les rues et les places publiques, ce chapelet meurtrier ferait un mal énorme à la population civile d'une ville qui n'aurait pas organisé la défense aérienne passive de ses habitants. Contre ces éclats de bombes, filant horizontalement à hauteur d'homme, une tranchée non couverte peut à la rigueur être une excellente protectrice; une tranchée couverte, ou une cave-abri, vaut mieux encore.

A ce sujet, le général français Duval écrivait encore dernièrement: «Que faut-il penser des caves comme abris? Gardons-nous de les déprécier. Une bombe puissante à fusée retardée, n'éclatant qu'au niveau de la cave, la réduira, évidemment, elle et ses habitants, en poussière — mais une telle bombe épargnera le plus souvent les maisons voisines. Il en faudrait donc une par maison. Les bombes employées contre les immeubles ont leur fusée réglée de manière à éclater à un étage intermédiaire; elles exercent leur effet non seulement sur l'immeuble atteint mais sur les immeubles voisins. Mais une cave étayée pour servir d'abri résistera au poids de l'écroulement; elle sera donc un refuge très efficace pour les personnes contre de telles bombes.

Si j'avouais mon propre goût en fait d'abri, je donnerais ma préférence à la tranchée.

Mais la cave a cet avantage appréciable de joindre à la sécurité, des possibilités de confort relatif que ne peut avoir la tranchée.»

*Tiré de la Revue Internationale
de la Croix-Rouge.*

Après 24 heures de voyage, l'expédition pénétra dans un petit lac assez profond et grouillant d'alligators. Il y en avait de toutes tailles, des petits et des grands, tous venaient souvent s'ébattre autour des canots, créant par leurs jeux forcés des remous inquiétants.

Alors que Guisan, à l'avant d'une embarcation, essayait de scruter l'horizon, il vit soudain à côté de lui un immense alligator aussi long qu'un des canots et qu'un coup de queue eut fait chavirer. Le monstre semblait dormir mais Guisan n'osait pas avancer de peur de le réveiller. Il ne pouvait ni se déplacer ni reculer sans immédiatement réveiller le saurien et mettre en péril toute l'expédition. Une terreur folle clouait sur place les indigènes. Quand Guisan décida d'utiliser son mousqueton pour mettre à la raison le saurien ils poussèrent de véritables hurlements, se jetant à ses pieds pour le supplier d'attendre. Guisan n'en fit rien et déchargea cinq fois de suite

son mousqueton dans la direction de l'œil de l'alligator. L'animal ne bougea pas. Une nouvelle fois Guisan déchargea son mousqueton mais sans aucun résultat. Il pensait déjà que l'animal était mort quand ce dernier leva la queue et d'un seul plongeon s'éloigna digne et tranquille comme si de rien n'était. Quelques minutes plus tard un autre alligator se rangea au côté de l'embarcation de Guisan. En dépit de toute prudence ce dernier passa sa main sur le dos rugueux de l'animal. Les nègres, à ce geste, redoublèrent d'effroi mais quand ils virent que l'animal ne bougeait pas ils crurent que Guisan possédait une surnaturelle influence et se dévouèrent à lui sans compter.

Un mois plus tard les basses terres de la Guyane étaient prospectées et Guisan établissait les plans d'un assèchement général qui transforma cette partie du pays en un des coins les plus riches de cette colonie.

✱

(A suivre.)